

CHAPITRE I

Filiations

Parce qu'elle s'était octroyé le droit absolu d'animiser le monde, Christine possédait le don de raconter des histoires fantastiques tirées des choses ou des êtres qui l'entouraient. Et lorsqu'elle chuchotait à l'oreille de sa petite-fille « Sais-tu, Héloïse, ce qui m'est arrivé dans le jardin peu avant Noël ? », l'adolescente frissonnait, moins par crainte du récit à venir que d'avoir à mesurer la distorsion existant désormais entre le monde réel et celui rêvé par sa fantasque aïeule. Mais à douze ans, elle acceptait de se laisser guider docilement à travers les dédales d'un espace poétique fascinant et s'astreignait à développer les mêmes aptitudes afin de descendre dans les profondeurs d'un imaginaire partagé.

Parcourant le parc dans un dialogue muet, en symbiose totale, elles voyaient toutes deux les rosiers mutins changer de place et de couleur — tantôt en pourpre suave, tantôt en jaune safran, tels les béliers de Virgile modifiant la couleur de leur toison. Elles entendaient distinctement les trois photophores solaires de Noël se prendre pour les rois mages et se chamailler pour savoir lequel serait Balthazar dans un dialogue digne de

Platon, interminable et aporétique, pouvant être résumé à « c'est celui qui dit qui y est ».

Christine s'ennuyait dans une réalité figée. Croire en l'existence de faits imaginaires marquait pour elle une forme de saine rébellion. Il lui fallait détruire la fixité du réel pour créer une panique voluptueuse. Praticienne émérite des rêves éveillés, ceux-ci l'aidaient à habiter des mondes où sa vie aurait eu tout son éclat, toute son expansion. À la limite de son histoire et du temps qui use, elle se réinventait des légendes.

Elle avait très tôt initié Héloïse à cette pratique ; les mondes imaginés par chacune dans leurs rêveries volontaires déterminaient une profonde communion entre elles. Au sein du parc, elles s'étendaient dans un espace dédié à leurs songeries ; refuge rendu solennel par deux pierres de granit marquant l'entrée d'une souche creuse, dans laquelle elles avaient aménagé une petite grotte christique surplombée d'un rosier grim pant. Dans leur quête onirique, couchées sur le dos à même le sol, encadrées par les arches successives du rosier et les branches d'un grand chêne, elles incubaient avec force et détermination sur un thème préchoisi, en se nourrissant d'images de leurs bibliothèques communes. Et sous la forme d'une cérémonie plus ou moins formelle, de type potlatch, elles s'échangeaient leurs univers, comme les héros celtiques troquaient leurs royautes dans le monde et l'au-delà.

« On rêve de quoi, Mamie, cet après-midi ?

— Eh bien, disons... sur une fonction agrandie et artistique des nuages. »

Quelques minutes plus tard.

« Voilà, j'ai fabriqué des nuages tout en dentelle ajourée et festonnée, comme les napperons vintage que tu déniches dans les brocantes. Tu les vois ? Ils sont un peu nacrés. »

Et Christine de leur adjoindre une fonction de pochoirs, afin qu'ils puissent créer des visuels décoratifs sur le sol lorsque la pluie traversera leurs canevas ajourés.

« Bon, d'accord pour des nuages-pochoirs, mais surtout, pas de pluies colorées, même pour accentuer le rendu au sol, sinon, en bas, ils vont encore maugréer après les artistes. »

Toujours à la fenêtre de leur inconscient, elles imaginèrent les nuages prendre immédiatement acte de leur nouvelle fonction, puis avec pompe et faste, délibérer sur les contours de leurs futurs ajouements. Devenus soudain carriéristes et faiseurs, ils s'identifièrent pochoiristes célèbres ou maîtres de la glyptique. Sous une pluie incessante, toutes les terres nues ou sablonneuses se couvrirent de camées, d'intailles et de sgraffites.

Héloïse et sa grand-mère devenaient créatrices, poétiseuses. Elles s'amusaient dans leurs rêves éveillés à anéantir fictivement leur nature humaine pour se transformer en êtres cosmiques majestueux ou en chevaliers étincelants. Mais pas question d'œuvrer au sein d'une éthique chevaleresque niaise pour princesses captives. Non, il s'agissait de combats héroïques, vaillants, furieux, menés au nom de la patrie, de la justice, pour sauver les personnages de vitrail agenouillés et les miniatures de missel. Leurs archers aux voix séraphiques, dans leur hermaphrodisme monoïque, après avoir enfanté, pouvaient commodément choisir pour combattre de ne garder qu'un sein afin d'allaiter. Les actions étaient violentes : on tranchait avant que les monstrueux se concertent, on écrasait, on terrassait. Ça se désarticulait, ça s'écroulait, ça cadavérisait.

Tout était nommé, détaillé, accompli, avec une sorte d'effronterie naïve et obscène. Et interdiction de planquer les cadavres même sous un marbre ; ils gisaient là, sanguinolents, et pourrissaient pendant des jours. À l'écho des ravins, chacun

pouvait encore les entendre râler, s'étouffer avant d'expirer bruyamment.

Cette parenté-là ne rêvait pas la mort sous cellophane ! Rêveries volontaires pouvant être taxées d'anarchisme, de messéance, d'immodestie, de sédition, d'inconvenance, de vulgarité ; tant mieux !

Dans des visions agrandies, montées jusqu'au ton de l'épopée, évidemment empreintes de magnificence et de religiosité, leurs rêveries bataillaient parfois contre un cléricalisme politique morgueux ou la volonté hégémonique d'une autre religion agressive et mortifère. Elles recouraient alors au sacré, larguaient sur terre des chars remplis de séraphins cloutés et déchaînés, lançaient des flèches en direction des étoiles pour qu'elles interviennent, haranguaient le ciel en réclamant piques et poignards pour les citoyennes qui se chargeraient des exécutions, après avoir été lâchées par les pleutres ventrus d'en bas.

Christine tentait de planquer son imagination de fulminate dans des gesticulations romanesques, mais portait en étendard son chaos intérieur. Physiquement, le réel désordre tortillé de sa chevelure paille en disait long sur son refus d'adhérer à un ordre conventionnel lié à son statut social. Elle ne tentait même plus de masquer sa légère claudication ; séquelle imputée désormais à quelques faits de guerre plutôt qu'aux conséquences réelles d'un accident de la circulation dont elle avait été victime à l'âge de quinze ans.

Dans une vision pratique, elle avait réussi à synchrétiser une combinaison hétérogène de doctrines philosophiques, approches cosmomorphiques et divers ; le visible barbotait avec l'invisible, les mortels avec les immortels, le christianisme avec l'athéisme, le tout boudiné dans une universalité divine.

Les êtres et objets venaient également se multiplier ; objets désuets parfois outrageusement kitch, abandonnés et récupérés,

auxquels elle attribuait la force sacrée et le prestige de chaque propriétaire successif. Chaque individualité se débrouillait pour émerger de cet agglomérat éclectique et bouillonnant, pendant qu'elle pataugeait, gaillarde, dans une forme d'hypotaxe cérébrale, sans soustraction possible, surtout dans le domaine de l'affectif où l'acquis demeurait permanent. Sa nasse débordait d'amours semi-terminées, de ruptures sans oubli ; rien ni personne ne pouvait perdre sa place. D'aucuns, éternels futurs ex, l'attendaient au bout du monde et viendront s'additionner.

Souvent, elle transposait un rêve éveillé dans la réalité. Passant de l'un à l'autre, sans intervalle, il œuvrait le plus souvent comme un continuum, s'agrégeait, s'affiliait bon enfant sans semer la pagaille. Mais parfois, ce songe, sans altérité, fractionnait confusément son monde réel pour l'emmenner dans une dérive psychophysique.

Visitant l'église de Villequier.

L'ai-je vraiment vu s'avancer dans l'allée centrale, foulant le pavement instable, courbé en pleurs, un missel à la main ?

« Oui, tu m'as vu.

— Qui est là ? Qui parle ? »

Ai-je vraiment entendu ses pas résonner ? Étaient-ce les miens ? Ou peut-être l'écho des siens se mêlant à l'unisson dans les miens ? Je ne sais plus, je suis perdue.

« Oui, tu as entendu mes pas, et j'ai porté les tiens.

— Qui est là ? Qui parle ? »

Je me demande si le bras droit du Jésus porté par sa mère, à gauche dans l'alcôve, était déjà cassé.

« Non, bien sûr, nous l'aurions fait réparer. Quelle négligence de laisser perdurer ce manque !

— Qui est là, qui parle ? »

De quel côté de la nef, sur le premier rang de chaises, était-il agenouillé pendant cette messe interminable, anéanti

par la vision des cinq cercueils présentés devant l'autel ? Ai-je entendu le sol geindre en luttant pour ne pas s'effondrer sous le poids de tout ce bois verni et prétentieux laiton ? L'ai-je réellement vu fracasser les poignets rutilants du cercueil de son enfant-muse afin qu'il ne puisse être emporté ?

« ...

— Tu ne me réponds pas ?

— Laisse-moi reprendre mon souffle, je m'étouffe encore dans mes sanglots.

— Qui est là ? Est-ce vraiment toi qui parles ? On n'appelle pas les morts, surtout dans une église. Même si mon empire imaginaire vient se greffer directement sur la sensation de ce pavé, je ne t'ai pas appelé. Je te vois parce que mon rêve veut te voir, tu ne m'imposes pas ton image. Tu ne me parles pas, c'est moi qui rêve tes réponses.

— N'aie crainte, oui, tu me rêves.

— Mais qui parle ? C'est toi, Victor ? »

Pourtant, dans la vie de tous les jours, Christine conciliait ce syncrétisme confus avec une rationalité éclatante lui permettant, entre autres, d'administrer seule et fermement la propriété familiale du Val-de-Loire. Mais il fallait l'avoir attentivement observée pour comprendre qu'elle ressemblait à ce fleuve sauvage adopté tardivement : cours d'eau frondeur, à morphologie maquisarde, aux bras instables formant des îles temporaires sur lesquelles il fallait tenter d'accoster avant qu'elles ne disparaissent.

Au printemps dernier, elle avait pris la décision de faire gester sa ponette shetland avec un petit cheval welch choisi pour ses yeux étonnamment bleus.

« J'ai tout organisé, clamait-elle, confiante. Nagaïka ira mettre bas dans un haras spécialisé et j'ai fait réaliser un enclos séparé pour les surveiller, elle et son petit, après leur retour. »

En mars de l'année suivante naissait une adorable pouliche portant les beaux yeux en amande de sa mère. Christine la prénomma Invicta. Peu après leur retour à la propriété, Nagaïka d'Incarville, dite « Nana », mourut. Héloïse vit sa grand-mère s'effondrer, anéantie par cette sentence incomprise ; ivre de remords de ne pas avoir vu le mal, puis cette odieuse Camarde s'approcher si près sans qu'elle en détecte les signes ; hébétée d'admiration dévastatrice face à ce généreux animal qui, même en proie à une mort imminente, ne se couchera jamais pour continuer à allaiter sa progéniture.

Durant toute sa vie de femme, Christine avait évité de se retourner vers ses passés obscurs ; tenter de ne pas côtoyer les vaches-chagrins traies inconsciemment ou les prêcheurs d'arrière-mondes.

« Un peu de romantisme nostalgique, oui bien sûr, mais surtout pas de passéisme pleurnichard et victimaire. Encore moins de basses et grotesques résipiscences, attritions sur la reconnaissance de fautes qui ne t'appartiennent pas. Tu réponds à la lumière en te tournant vers elle comme un héliotrope, tu charges une fumée d'encens d'élever ta prière vers le ciel, ensuite tu affrontes et combats dignement. Ni pleutrerie ni soumission, tu es une guerrière, ma chérie », répétait-elle souvent à Héloïse.

Mais depuis la mort de Nagaïka, Christine sentait un poids invisible la plier jusqu'à la faire s'agenouiller sur la terre humide. Le temps salpêtré se décollait d'elle-même, englouti dans la double profondeur des « hier et aujourd'hui » qui ne pouvaient plus se différencier. Elle errait au petit matin dans l'enclos maudit, hagarde, ligotée à une bande de rôdeurs ombrés, les yeux rougis, vaincue.

« Si l'on m'avait un tout petit peu aidée », répétait-elle sans cesse en frappant d'anathème tous ses principes de vaillance morale applicables face à l'adversité.

Mais à qui faisait-elle ce reproche, sinon à elle-même ?

Et de sermonner son être, à voix haute :

« La vie, elle cogne. Pourquoi as-tu feint de l'ignorer ? Croyais-tu sincèrement que ton sentiment d'inappartenance à la réalité des autres pouvait te donner plus de prise sur ce monde ? Tu savais qu'il existait des jours crasseux ; un genre de crasse qui vous envahit sans prévenir, qui remonte et s'expulse partout, retrouvée collée à votre petite voix qui s'enraille, à vos yeux qui piquent et coulent chaud. Il fallait veiller, scruter la chair, tenter de déceler cette peste invisible dont tu connais le nom ; tu sais, la noiraude qui ricanait pendant que tu vaquais, débordée à tes stupides occupations terrestres. »

Puis, submergée émotionnellement, elle se fracturait et son être rêveur imposait sa séquence.

« Quelqu'un t'a pris dans ses rets. Tu as bien vu qu'il faisait un temps faux et sournois en ce début de printemps, senti cette brume glacée qui cachait le feuillage naissant des arbres et frigorifiait les nids. Tu aurais dû courir au bois sacré consulter les colombes qui rendent des oracles, supplier, malmener les Parques pour qu'elles changent la destinée, salarier le roi Tullus Hostilius fondateur du système militaire de la Rome antique ou, pourquoi pas, emprunter à Molière les services de ses picaros intrigants et crapuleux. Il serait vain de reprocher aux astres et aux dieux leur cruauté. Tu as failli, tu dois en payer le prix moral ! »

Invicta, la petite pouliche, ne voulut pas s'alimenter au biberon ; seulement hydratée par perfusion, elle allait bientôt rejoindre sa mère. Longtemps, Christine se demanda pourquoi cette praticienne vétérinaire avait tenu à ce qu'elle et Invicta accompagnent Nagaïka mourante au lieu de l'embarquer seule dans cette clinique située à plus de cent kilomètres de la propriété.